

La langue

Charlotte Lemieux

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, C. (2012). La langue. *Moebius*, (135), 73–74.

CHARLOTTE LEMIEUX

La langue

Ma mère devait épouser Bob Dylan. Je le savais. En attendant, je devais me contenter d'une foule de petits prétendants à qui je laissais croire qu'ils me convenaient. Mais ma mère ne méritait rien de moins que Bob.

Il y eut un fonctionnaire à pied, un juge dérangé, un psychanalyste débauché s'intéressant à son cas et à son corps, une substitut du procureur général qui lui cuisinait des sauces, un marchand de faux tableaux, et même un curé qui voulait la sauver et se sauver avec elle. Quémandeurs et prédateurs croupissaient dans l'antichambre de son âme. Peu importe, car Bob sonnerait bientôt à notre porte pour me demander sa peau, je veux dire sa main.

En attendant, quelques candidats tentèrent d'atteindre ma mère à travers moi, de transpercer son absence en m'offrant qui une leçon de golf, qui un train électrique, qui une balade en forêt (je hais la nature), qui un mode d'emploi de ma mère. C'est dans ce dernier panneau qu'il m'arriva de tomber, les autres pièges ne prenant que du vent, et les flatteries se heurtant à ma politesse gelée, cependant que j'accueillais les présents avec dignité et détachement.

Un mode d'emploi de ma mère. Elle voyageait entre la gériatrie pour ses parents, la psychiatrie pour moi, et la pédiatrie pour les enfants de ma sœur. Toutefois son cœur était pris, avais-je appris de mes rares conversations avec les Amants Éconduits. Pris par un être inexistant, par un brouillon de vivant, par une sorte de zéro. Elle ne pensait qu'à lui.

Je devins naturellement jaloux de cet enfant non avvenu qui m'avait précédé dans le ventre maternel. Je le voyais monté sur un cheval de feu et vêtu d'une armure lumineuse. D'autres fois il vaquait à des occupations plus

bassement quotidiennes, mais qui ne le dépréciaient en rien : il était toujours couronné d'un halo scintillant. C'était un vrai garçon, investi de toutes les qualités dont je me sentais dépourvu aux yeux de ma mère. Je le voyais avec les yeux qu'elle aurait eus pour le regarder, s'il avait vécu. Sa perfection n'avait pas été ternie par la vie : il était à jamais parfait. Parce que, en réalité, il n'était jamais né.

Bon. Peut-être que je ne le voyais pas avec ses yeux à elle, ni réflexion faite avec les yeux myopes qu'elle aurait eus pour lui s'il avait vécu. Je le voyais avec mes propres yeux crevés regardant ma mère se regardant elle-même regarder cet hypothétique enfant qui m'avait précédé et dans son ventre, et dans la tombe, si on peut parler de tombe dans le cas d'un simple avorton. Un avorton qui torturait les vivants par abstention depuis sa chaise vidée.

Je compris finalement que j'avais dû le dévorer durant la gestation qui nous fit partager le même utérus en des temps différents. Le décalage temporel ne dérangeait pas cette révélation ni mon entendement. D'ailleurs, j'avais parfois dans la bouche un arrière-goût de lui. À la jalousie succéda le remords, si on peut dire.

Il fallait maintenant libérer ma mère du tourbillon spéculaire qui l'aspirait vers l'au-delà, enlacée à mon transparent rival. Surtout, la délivrer afin qu'elle puisse accueillir Bob Dylan quand il viendrait sonner à notre porte en chantant. Je devais défaire mon œuvre de sous-traction et ramener le fœtus à la vie.

Mais ni les incantations, ni les cérémonies sulfureuses, ni les potions vomitives ne ressuscitèrent l'avorton digéré par moi. J'avais gâché l'existence de ma mère, et accessoirement la mienne, en éliminant mon jumeau asynchrone. J'encourus la punition méritée : Bob ne se présenta jamais, et maman continua d'habiter le monde de sa présence distraite et minimale. Au fil du temps et de ses rides, les prétendants se firent rares. Il pleuvait souvent.

Ce qui m'empêche de parler, alors que j'en ai tellement besoin, c'est l'obligation que j'aurais de raconter inlassablement la même histoire, celle-là, et l'impossibilité que j'éprouverais de raconter autre chose. Je suis condamné soit à me taire, soit à me répéter sans cesse.

Hier j'ai mis ma langue dans ma poche et je ne dirai rien de plus. Pour cause.